



VOLTAIRE À VINGT-CINQ ANS



Depuis quelques jours, Paris possède une nouvelle statue de Voltaire. Cette statue en bronze, dont il nous souvient d'avoir remarqué le plâtre au Salon de 1886, et qui est l'œuvre de M. Émile Lambert, se dresse dans la cour de la mairie du neuvième arrondissement. L'auteur en a généreusement fait don à la ville de Paris, pour qu'elle soit placée là. On ne pouvait choisir, en effet, un emplacement qui, par le style architectural et par les proportions, fût mieux que la mairie de la rue Drouot, en harmonie avec le caractère de l'œuvre. L'inauguration qui en a été faite le 6 novembre dernier, a été l'occasion d'une céré-

monie où plusieurs discours ont été prononcés ; celui de M. Ernest Dupré, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, s'est distingué par l'élégance littéraire et une très exacte appréciation qui décèle chez son auteur une parfaite connaissance du sujet et un commerce étroit avec l'œuvre et l'esprit de Voltaire ; aussi a-t-il été très applaudi. Il nous a paru intéressant de conserver ce discours pour les lecteurs de *L'Artiste*, à côté d'une reproduction, que nous avons fait graver à l'eau-forte, du bronze de M. Lambert. M. Dupré a parlé en ces termes :

MESDAMES ET MESSIEURS,

M. Emile Lambert fait à la ville de Paris un magnifique présent ; et nous en particulier, habitants du IX^e arrondissement, à qui il a bien voulu confier spécia-

lement le dépôt et assurer la jouissance de son œuvre, nous ne saurions trop le remercier du grand honneur qu'il nous a fait.

A la vérité, ce charmant ouvrage, dans la première pensée de son auteur, ne nous était pas destiné. Il devait être érigé au château de Ferney, qui fut la résidence de Voltaire pendant les dernières années de sa vie. L'artiste aurait ainsi conservé son œuvre de prédilection sous ses yeux, puisque la noble maison qui fut celle de Voltaire est aujourd'hui la propriété de M. Lambert ; et les vénérables marronniers de la belle terrasse de Ferney auraient abrité l'image rajeunie de celui qui, tous les jours pendant vingt ans, vint s'asseoir ou se promener à leurs pieds, en contemplant l'immense et splendide horizon que borne la chaîne imposante des Alpes.

Toutefois, après réflexion, M. Emile Lambert a pris un autre parti. Il a décidé que son Voltaire resterait à Paris, sa vraie patrie, le lieu du monde où le grand homme que le monde entier connaît et admire est le mieux connu et le plus aimé. Les images de Voltaire sont déjà nombreuses à Paris. L'Institut possède une belle statue, œuvre de Pigalle, remarquable étude anatomique, qui ne ferait peut-être pas un très bon effet au grand air et dans un lieu public. La Comédie Française a le Voltaire de Houdon, ouvrage de génie, qui satisfait également et la foule des admirateurs et le groupe plus restreint des curieux, des érudits, des fidèles, qui se piquent de connaître le grand philosophe aussi intimement que s'il était leur contemporain. A deux pas de l'Institut, au bord de la Seine, vous pouvez vous arrêter devant un autre Voltaire ; et il n'y a pas longtemps que nous avons vu s'élever au square Monge une nouvelle image de l'auteur de *Candide*, dont les frais ont été faits par une souscription populaire. Je ne parle que des statues, et peut-être ne les ai-je pas toutes mentionnées ; mais que dire des bustes ? Ils abondent, ils sont partout, et dans les lieux publics et dans les appartements privés ; ils sont dans nos bibliothèques, sur nos tables à écrire et jusque sur nos pendules. Et qui pourrait songer à s'en plaindre ? qui oserait dire que l'image de ce grand ami de l'humanité, partout répétée, puisse fatiguer les yeux des hommes ?

Cependant ces représentations en nombre infini de la même figure présentent une lacune et font naître un regret. Voltaire s'offre partout à nos yeux sous les traits d'un vieillard. Sans doute l'image de Houdon, la plus populaire de toutes, nous saisit par la noblesse de l'attitude, par le feu des regards, par ce large sourire, à la fois ironique et humain, qui éclaire toute la physionomie et presque toute la personne, enfin par le caractère de sérénité majestueuse que l'âge a imprimé sur tous les traits. Et encore, que de verdeur dans cette sérénité même ! Il semble que le grand vieillard va se lever pour écraser un dernier adversaire qui n'a pas désarmé, ou quelque préjugé qui râle et palpète encore à ses pieds. Mais je vous le demande : en voyant un vieillard illustre, qui n'aime à se le

L'ARTISTE.



E. Lambert stat.

F. Courbois sc.

VOLTAIRE.

Imp. A. Lemercier.

figurer tel qu'il a pu être dans sa vive jeunesse? Et de même, à la vue de ce vaillant octogénaire, qui n'a éprouvé le désir de connaître aussi et de pouvoir contempler Voltaire jeune, dans l'âge des premières ardeurs, des amours, des grands projets et des grands espoirs, au départ enfin de cette admirable campagne de soixante années, qui devait être signalée par tant de combats et par tant de victoires?

Eh bien ! c'est ce Voltaire-là que l'artiste de talent et d'esprit à qui nous devons cette belle œuvre a eu la pensée de nous rendre. La tâche, vous le pensez bien, n'était pas facile. Il fallait, par une série d'inductions délicates, ou plutôt par une sorte de divination, retrouver les traits du jeune homme sur le visage décharné du vieillard, raviver les tons, redresser les lignes, reformer les contours, en conservant les caractères essentiels de la physionomie, ceux qui durent toute la vie ; il fallait reconstituer l'attitude, le mouvement et le geste d'autrefois, enfin réveiller dans les yeux la flamme première ; et tout cela de telle sorte que tout le monde, à la vue de cette renaissance, pût s'écrier : « C'est lui ! c'est bien lui ! » Quelle entreprise, Mesdames et Messieurs ! Quelle légèreté de main, quelle finesse d'esprit, quelle science de la figure humaine, quelle puissance d'évocation étaient nécessaires pour la mener à bien ! que de soins à prendre ! que de nuances à ménager ! Le résultat, nous l'avons sous les yeux, et nous pouvons dire que le succès est grand. La ressemblance éclate, elle parle, pour ainsi dire ; et toute la composition est, par surcroît, de la plus rare élégance.

Remarquons maintenant que le statuaire, son œuvre achevée et l'emplacement choisi, a eu la bonne fortune de rencontrer un autre artiste, d'une science consommée et du goût le plus délicat, capable enfin de s'associer intimement à sa pensée. Je veux parler de l'architecte, qui a trouvé la forme exquise et savante à la fois de ce piédestal, sans modèle, je crois, à Paris, aussi gracieux dans son genre que la statue elle-même, et qui, par l'élégance de ses lignes et la distinction de son style, forme avec elle le plus harmonieux ensemble. Le nom de M. Aldrophe est inséparable pour nous de celui de M. Emile Lambert : c'est ainsi que les arts divers se donnent la main pour enchanter nos yeux et ravir nos esprits.

Sur deux faces de ce piédestal, le statuaire, commentant, pour ainsi dire, et illustrant lui-même son œuvre principale, a placé deux bas-reliefs en bronze, deux scènes diversement intéressantes, qui nous montrent l'aurore et le déclin d'une belle vie, Voltaire enfant et Voltaire dans sa vieillesse. L'une, c'est Voltaire chez Ninon de Lenclos. Le jeune Arouet est encore au collège : il a treize ans. Amené chez Ninon par quelqu'un des familiers de l'Aspasie française, l'enfant est encouragé à lire quelques-uns de ses vers d'écolier. Ninon, belle encore dans l'âge le plus avancé, assise à côté du savant et sage Fontenelle, observe avec un tendre intérêt ce visage candide, ces yeux innocents et hardis, où l'esprit pétille

déjà. Frappée de la vivacité singulière de cette physionomie, elle semble pressentir pour cet enfant une brillante destinée; elle ne l'oubliera pas, et quelques mois plus tard, elle lui lèguera en mourant deux mille francs pour acheter des livres.

L'autre bas-relief nous montre le patriarche de Ferney. Au pied d'un chêne, qu'on voit encore à Ferney, et sous lequel Voltaire aimait à s'asseoir pour s'entretenir familièrement avec ses vassaux, comme un père avec ses enfants, le vieillard écoute les doléances d'une pauvre famille, qui vient sans doute d'être chassée de son logis par un maître exigeant ou par un créancier impitoyable. Ce tableau abonde en détails intéressants; je ne veux vous en signaler qu'un, qui fait le plus grand honneur à l'intelligence et à la finesse de l'artiste. Pendant que ces braves gens exposent leur infortune avec des yeux pleins de larmes, Voltaire les écoute en souriant. Oh! ce n'est pas qu'il ne soit attendri par le récit de leurs malheurs: Voltaire fut toujours tendre aux malheureux; mais il a si longtemps vécu qu'il sait ce que c'est que les douleurs humaines, et il a vu couler tant de larmes que les misères communes ne le font plus sortir de lui-même. Il leur a, pour son compte, opposé toujours la bonne humeur et la gaieté, ces qualités si françaises « qu'un Français qui n'est pas gai, disait-il, est un homme hors de son élément. » Enfin ne voyez-vous pas qu'il pense en ce moment au plaisir qu'il aura tout à l'heure? Il sait qu'il tient la consolation dans sa main, et que, sur un mot de sa bouche, la joie va succéder chez ces pauvres gens à la tristesse, et l'allégresse au désespoir. Cette nuance délicate, marquée par un sourire, est ici rendue avec une grâce et une justesse dont il est difficile de n'être pas touché.

Voilà, Mesdames et Messieurs, comment a été conçue et composée l'œuvre qui vient de se découvrir à vos yeux, et voilà comment, grâce à M. Emile Lambert, la ville de Paris, justement fière jusqu'ici de pouvoir montrer aux étrangers, sur ses quais et dans ses jardins plusieurs images frappantes de Voltaire octogénaire, pourra désormais leur montrer aussi avec orgueil un Voltaire de vingt-cinq ans. Vous le regardez avec complaisance, et il vous semble, n'est-ce pas? qu'il n'est pas moins intéressant que l'autre. Après tout, Voltaire n'a pas toujours été vieux, tandis qu'on peut dire qu'il a toujours été jeune!

Voltaire à vingt-cinq ans! c'est l'esprit français dans sa fleur; c'est la gaieté française dans ce qu'elle a de plus vif et de plus charmant, de plus malicieux et de plus aimable. Mais prenons-y garde, c'est aussi, c'est déjà la réflexion et le ferme bon sens, la maturité précoce de la pensée, une âme à la fois joyeuse et forte, à qui rien de ce qui est humain n'est étranger; c'est le génie qui commence à prendre conscience de lui-même, et qui s'essaie dans des œuvres pleines de promesses. « Les feux de l'aurore, a dit Vauvenargues, ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » De là, la joie et l'assurance de cette ravissante figure qui, le pied en avant, dans un mouvement plein de vivacité et

d'élégance, semble en effet, en même temps qu'elle s'avance dans la vie, s'élan-
cer vers la gloire qui l'appelle !

Ce jeune homme de vingt-cinq ans, déjà connu de tout Paris pour son esprit et sa malice, ce gracieux cavalier, ce causeur étincelant qui fait les délices des salons les mieux fréquentés de la capitale, était l'année dernière à la Bastille. Qu'avait-il fait ? Quelques vers satiriques contre le Régent. Il y est resté onze mois enfermé, avec un Homère pour toute lecture ; il y a refait à loisir sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait composée à dix-huit ans ; il y a écrit les deux premiers chants de la *Henriade*. Au sortir de cette longue détention, expiation bien dure d'une espièglerie, quelqu'un voulut le présenter au Régent, et celui-ci, un peu confus, sans doute, et pensant avoir à s'excuser de la rigueur des lois, consentit à le recevoir ; il lui fit même présent d'une bourse de mille écus. « Monseigneur, lui répondit le jeune homme, je remercie infiniment Votre Altesse de vouloir bien se charger de ma nourriture ; oserai-je la prier de ne plus se charger de mon logement ? » Quelques mois après, *Œdipe* était représenté, aux applaudissements d'une foule immense, émue jusqu'aux larmes par les scènes pathétiques du quatrième acte et transportée d'enthousiasme par les pensées brillantes, neuves et hardies dont la pièce était remplie. Dès le lendemain de ce succès, Voltaire s'est remis à l'œuvre ; il prépare la tragédie d'*Artémire* ; il achève la *Henriade*, poème épique, moins épique peut-être que philosophique, car Voltaire n'est pas un apôtre de l'art pour l'art, et il ne sortira pas une page de ses mains, épopée, drame, histoire, poésie légère ou roman, où il ne se propose d'instruire, d'éclairer les hommes et de servir la cause du progrès.

Voltaire travaillera ainsi toute sa vie. Il a soixante années devant lui, et il ne passera pas un jour sans écrire, et il n'écrira pas une page de prose qui ne soit la perfection même ; ayant deux, trois, quatre ouvrages à la fois sur le chantier, les uns en prose, les autres en vers ; préparant *Zaire* en même temps que les *Lettres philosophiques*, le *Mondain* en même temps que le *Siècle de Louis XIV*, *Candide* en même temps que *l'Essai sur les mœurs* et le *Commentaire sur Corneille*. Une pareille activité d'esprit est peut-être sans exemple dans l'histoire des lettres ; mais ce qui est unique, sans contredit, c'est cette merveilleuse aptitude à traiter en même temps, sans jamais brouiller les tons ni confondre les genres, le sérieux et le plaisant, la tragédie et la satire, l'histoire et le pamphlet, la science pure et le madrigal, la plus grave philosophie et la bouffonnerie la plus légère, se reposant d'un travail par l'autre, poursuivant la même idée dans les œuvres les plus diverses, et faisant servir tous les agréments de l'esprit aux desseins les plus sérieux de la raison humaine.

Vous n'attendez pas de moi, Mesdames et Messieurs, que je vous retrace les détails de cette longue et belle existence. La journée n'y suffirait pas. Je voudrais du moins, arrêtant encore un moment vos regards sur cette radieuse

figure, esquisser les principaux traits de la destinée qui l'attend. Son caractère s'y marquera, pour ainsi dire, de lui-même avec son génie. Voltaire, à trente ans, sera bâtonné par les valets d'un grand seigneur, et, pour avoir voulu tirer raison de cet outrage, il sera exilé en Angleterre. Il en reviendra plus passionné encore pour les libertés publiques, et plus fortement armé pour la défense de la justice et du droit. Il enchantera ses contemporains et se fera placer par eux à la hauteur de Corneille et de Racine par des tragédies telles que *Zaire* (la pièce enchantresse, disait J.-J. Rousseau), *Alzire*, *Mérope* et *Mahomet*; mais il demandera au théâtre autre chose encore que les émotions vives de l'âme et les jouissances de l'esprit, et la scène sera la tribune de sa propagande philosophique. Il sera vingt fois décrété par les Parlements, traqué en tous sens par la police du roi; et il ne se défendra que par de nouveaux chefs-d'œuvre et par les plus éloquents exhortations à la tolérance et à la paix entre les hommes. Il s'approchera quelquefois des rois, et il n'éprouvera que leur ingratitude. Il tiendra tête à mille ennemis à la fois; il sera, pour les combattre, un railleur incomparable: mais il n'aura ni l'amertume féroce de Swift, ni la grossière licence de Rabelais. Il fuira en Lorraine, en Hollande, en Suisse, partout; et de partout il lancera, sans se lasser ni s'épuiser jamais, les traits de la plus sévère éloquence ou de la plus mordante ironie, manifestes toujours enflammés et vibrants de sa pensée; et ses colères éveilleront partout des échos, et son rire sera entendu d'un bout à l'autre du monde civilisé. Il recrutera des adeptes par milliers au déisme, qui sera sa religion avant d'être celle de Jean-Jacques, et qu'on appellera justement la religion de Voltaire. Il ira à la cour de Berlin, séduit par les caresses d'un roi philosophe; puis il s'apercevra que ce roi philosophe est un despote comme les autres, et il s'enfuira d'après de lui comme on s'évade d'une prison. Il élèvera un monument à la gloire de son pays, en écrivant le *Siècle de Louis XIV*, et cet ouvrage sera interdit, arrêté à la frontière française. Il ne trouvera le repos qu'en son château de Ferney, si toutefois un homme tel que lui peut jamais se reposer.

De là, il exercera sur le monde entier la royauté pacifique et bienfaisante de sa pensée et de sa philosophie. Il commandera l'armée des philosophes; et il sera digne d'être leur chef, parce qu'il aura l'âme assez grande pour ne servir jamais d'autre parti que celui de la raison. Il sera flatté, courtisé par Stanislas de Lorraine, par Frédéric II, qu'il aura reçu en grâce, par Catherine de Russie. Mais, plus sensible aux bénédictions des pauvres gens qu'aux hommages des princes, il construira de ses deniers autour de son château deux cent cinquante maisons; il y appellera des paysans et des ouvriers; il donnera des terres aux uns, fera enseigner l'horlogerie aux autres, et, après avoir fondé une ville, il fondera une industrie pour en assurer la prospérité et la fortune. Tous les malheureux, tous les persécutés trouveront un asile dans son château ou dans ses domaines; et il ne leur demandera ni d'où ils viennent, ni de quel parti ils sont; il ne s'informerá

que de leur détresse et de leurs besoins. Il tremblera de colère, jusqu'au dernier jour de sa vie, à la vue des grandes injustices de son temps, et toutes les victimes du fanatisme auront en lui leur avocat. Il fera réhabiliter Calas et Lally-Tollendal; il affranchira les serfs du Jura; il défendra la mémoire du chevalier de La Barre et du jeune d'Etallonde, et maudira leurs bourreaux en des termes qui retentissent encore à nos oreilles. Alors il pourra se rendre le témoignage qu'il aura plus agité, et surtout mieux servi le monde que les plus fameux d'entre les conquérants; alors il pourra dire de lui-même avec un juste orgueil :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin !

mais il dira aussi, et ce trait d'une simplicité sublime achève de le peindre :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Enfin, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il viendra à Paris pour assister à la représentation d'*Irène*, tragédie de sa quatre-vingtième année; et c'est là, entouré des hommages idolâtres de Paris tout entier, que ce prodigieux lutteur tombera vaincu par l'âge et par la maladie. Il aura encore la force de bénir la jeune Amérique en étendant ses mains défaillantes sur la tête du petit-fils de Franklin; puis il rendra le dernier soupir dans ce Paris où il est né, et qu'il aura rempli de sa gloire. Vingt-trois ans plus tard, en 1791, l'Assemblée nationale fera conduire ses restes au Panthéon avec une pompe triomphale.

Mais sa destinée ne s'arrêtera pas là. Les grands penseurs ont ce privilège, que leur esprit règne encore sur le monde longtemps après que leur corps est tombé en poussière. Sa gloire ira grandissant de jour en jour, et on s'apercevra pendant plusieurs générations que ce grand homme a laissé sur le caractère et sur l'esprit français une trace ineffaçable. Il viendra un temps où la plupart des Français penseront s'honorer en prenant le titre de Voltairiens. D'autres, il est vrai, serviteurs attardés d'un passé qui ne saurait renaître, se déchaîneront avec fureur contre cette noble mémoire. Le nom de Voltaire sera de nouveau livré aux disputes des hommes, et l'âpreté même de la lutte attestera la grandeur de celui qui l'a porté.

Mais un peu plus tard, un autre temps viendra, où la paix sera faite à jamais sur ce grand nom. Il n'y aura pas un Français qui ne soit fier de penser qu'il n'y a eu qu'un Voltaire dans le monde, et que Voltaire est un fils de la France. L'histoire enfin, l'histoire impartiale et sereine, qui n'aperçoit plus à distance que ce qu'il y a de plus grand dans les grands hommes, proclamera dans Voltaire le plus clair et le plus sympathique génie des temps modernes, l'apôtre infatigable de la justice, de l'humanité, de la tolérance et de la paix, le plus intrépide et le plus puissant ouvrier du progrès et de la civilisation que le monde ait jamais connu.

ERNEST DUPRÉ.



A TRAVERS BRUGES

NOTES DE VOYAGE

Suite et fin (1)



n se laisse aller, en traversant Bruges, à des comparaisons incessantes entre la décadence présente et la prospérité d'autrefois. Ce ne sont pas sans doute des ruines qu'on rencontre; la vie est restée suspendue; les appropriations ont changé, et que de vestiges! Suivez les anciens remparts, voyez les vieilles portes de la ville, les moulins placés au-dessus des remparts eux-mêmes, c'est le passé qui se dresse encore, dans le silence monotone,

dans la négligence poudreuse du présent.

Pour échapper à ces évocations qui vous étreignent, on a heureusement une distraction suprême, celle que donne la contemplation des œuvres d'art. Il y a

(1) Voir *L'Artiste* de Novembre dernier.